

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

12 octobre 1918

Aujourd'hui, vers 11h30, gros attroupement à la place de Brouckère; il y a là une vingtaine de soldats, sans armes, qu'escortent quatre Boches. L'un de ceux-ci montre à la cantonnade un chiffon de papier sur lequel on peut lire « *place Rouppe* ». Manifestement, ce Kaiserlich demande la route à suivre pour se rendre à la place Rouppe. On ne met aucune bonne volonté à le renseigner, mais finalement il se trouve tout de même un nigaud pour étaler sa connaissance de la langue allemande et fournir le renseignement demandé.

Cela a bien pris 5 minutes au cours desquelles des curieux se sont approchés des prisonniers – car ce sont manifestement des prisonniers – et leur ont adressé la parole. Tout à coup, comme une fusée, la nouvelle part :

- *Ce sont des Anglais !*
- *Des Anglais ?*
- *Non, des Canadiens !*
- *C'est la même chose.*
- *Ils viennent de Courtrai, où ils étaient*

prisonniers, dans un camp, depuis plus d'un an...

- *Ils arrivent des environs de Douai, où on les a capturés il y a deux jours ...*

On ne parvient pas à se mettre d'accord sur ce point. Au reste, il importe peu. Le sûr, c'est que ce sont des alliés, de ceux qui depuis plus de 4 années, luttent et souffrent pour nous. En un clin d'oeil les petites charrettes des marchands amis des quatre saisons sont dépouillées de leurs fruits que l'on offre à ces amis étrangers, de grands gaillards puissamment musclés, qui regardent autour d'eux avec la plus sereine indifférence et vous remercient d'un sourire paisible, nullement étonnés.

La petite troupe se remet en route et, par le boulevard Anspach, le boulevard du Hainaut et la rue de Tournai, gagne la place Rouppe, où elle fait halte. On apprend bientôt que les prisonniers prendront place dans le tram vicinal de 12h40 qui les conduira à Waterloo.

Il est 11h50 à peine. Les Anglais – ou Canadiens – fatigués, s'asseyent, qui sur le bord du trottoir, qui sur le soubassement en granit de la grille entourant le petit square et attendent. La foule, usant du plus amusant sabir, s'approche et cherche à lier conversation avec eux.

Elle ne cesse d'augmenter, cette foule. De minute en minute, arrivent de nouveaux curieux ; de minute en minute aussi, on voit apparaître des gens aux fenêtres des étages et l'on assiste à ce

bref dialogue :

- *Eh ! Dites donc là-bas, vous autres! Qu'est-ce qu'il y a ?*
- *Des Anglais prisonniers !*
- *Des Angl ...*

La fenêtre se fermait avec fracas et l'on avait l'impression de voir celui qui venait de la clore avec une précipitation à peine excusable au temps où une vitre ne coûtait pas une couple de louis, descendre quatre à quatre de son appartement. Un instant après, il apparaissait à la porte ouvrant sur la rue.

12h05. - La foule, maintenant, a déjà envahi la place presque entière. Les quatre Boches ne sont pas à la noce. Ils ont commencé par sourire de la façon la plus conciliante ; ils sourient encore en ce moment, mais d'un sourire contraint et inquiet. Ils ont conscience, ça se voit, du danger de leur situation. Il suffirait, en effet, d'une poussée – pourquoi donc ne l'opère-t-on pas ? – pour les déborder et rendre à la liberté les hommes confiés à leur garde. Il semble, malheureusement, que la foule n'y songe pas. Elle apporte aux Anglais du tabac, des fruits ; elle leur jette des cigares, des paquets de cigarettes, des boîtes d'allumettes ; quelques habitants arrivent avec de profonds pots, pleins de bière. Du coup, nos Tommies se départent de leur phlegme. Ils reçoivent les brocs avec un empressement manifeste et, les

faisant passer lentement et graduellement de la position perpendiculaire à la position horizontale, puis de nouveau à la position perpendiculaire, ils en déversent le contenu dans leur gosier en méthodiques et profondes lampées. Le public bruxellois, qui s'y connaît, approuve : « *Bien exécuté, mon garçon.* »

12h20. — La foule augmente toujours. Je ne voudrais pas être à la place des Boches ... Une femme du peuple est dans cette foule, qui pleure et se lamente, pour ne pouvoir approcher des prisonniers ; elle porte dans son tablier de gros châteaux de pain et implore : « *Ils ont peut-être faim ... Laissez-moi leur donner ça.* » On se retourne, on regarde et, tout de suite, on saisit la grandeur du sacrifice qu'elle s'impose : du pain ! Et du coup on lui fraye un chemin. Un instant après, une autre femme se présente ; elle a sur les bras une petite fille de 5 à 6 ans et supplie : « *Messieurs, messieurs, je vous en prie, faites-moi une petite place et que mon enfant voie les prisonniers ; son père est Anglais et se bat là-bas.* »

On s'écarte avec empressement et, comme si cette intervention avait eu raison du calme étonnant conservé jusqu'alors, des cris partent :

- *Vivent les Anglais !*
- *Vivent les Alliés !*
- *Vive la Belgique ! Vive le Roi !*

Après des siècles d'esclavage ...

On se découvre et l'on chante avec tout son coeur, avec toute son âme, en une cacophonie abominable et sublime, car ce sont les larmes qui faussent les voix et rompent la mesure ...

Après la *Brabançonne* vient une *Marseillaise* dont les accents arrivent jusqu'au boulevard tout voisin et attirent vers la place Rouppe de nouveaux contingents de badauds.

Du coup, les Boches s'alarment et leur sourire béat fait place à la plus manifeste inquiétude. Ils se concertent un moment, puis poussent leurs prisonniers dans un cabaret situé à deux pas et dont ils ferment soigneusement la porte.

« *Bête comme un Prussien* » est un proverbe, né de la guerre, qui trouve une fois de plus son application. Ce cabaret a deux entrées. Pendant que les *Kaiserlichs* verrouillaient l'une, la foule entrait par l'autre, s'y entassant au delà de tout ce que l'on eût cru possible. Les Boches, vexés, baissent les stores. Du coup, ce sont les gens demeurés au dehors qui sont vexés ; ils ne se gênent pas pour manifester leur mécontentement :

- *A bas les Boches !*
- *Hou, hou, hou !*

Et des injures – le vocabulaire bruxellois est fort riche – et des cris, et des coups de sifflet ! On

entremêle ça, pour que les prisonniers ne s'y méprennent, de *Hip ! Hip ! Hurrah !*, puis on siffle et on hue de plus belle. On a grimpé, pour assourdir les Boches de plus près, sur les tables et les chaises de la terrasse ; encore une minute et les Allemands vont passer un vilain quart d'heure. Ils s'en rendent compte et paraissent sur le seuil du cabaret, armés de leurs revolvers qu'ils braquent sur la foule. Celle-ci s'écarte. A ce moment, le tram vicinal vient se ranger sur la voie de départ. Les Allemands, les armes à la main, se frayent un passage et font monter leurs prisonniers dans un compartiment dont ils interdisent l'accès. Ouais ! En un clin d'oeil, le compartiment voisin est envahi, puis les plates-formes, puis la voiture remorquée, puis les butoirs, puis les marchepieds. Et quand enfin, à 12h40, le train s'ébranle, il y a une bonne quinzaine d'enragés qui, au risque de se rompre cent fois le cou, ont escaladé le toit des wagons et font chorus avec les voyageurs du rez-de-chaussée pour chanter :

*Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ...*

Il n'est point arrivé encore, mais voilà que son aurore se lève et déjà nous éblouit.

(pages 504-508)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>